

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(25 août - 7 septembre\)](#)[Item](#)[32. Du château de Compiègne, Mardi 5 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

32. Du château de Compiègne, Mardi 5 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Absence](#), [Discours du for intérieur](#), [Parcours politique](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothee](#), [Réseau social et politique](#), [Vie politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (25 août - 7 septembre)

[36. Paris, Mercredi 6 septembre 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)
est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-09-05

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit On vient de se séparer. Je remonte chez moi. Je ne me coucherai pas sans avoir causé un moment avec vous.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°66/94-95

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 132-133, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/11-18

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°32 Du château de Compiègne, Mardi 5. 10 heures 1/2 du soir.

On vient de se séparer. Je remonte chez moi. Je ne me coucherai pas sans avoir causé un moment avec vous. J'ai eu ce matin un vif déplaisir. Je m'étais promis de vous écrire un mot avant de partir. Il m'est odieux de vous laisser tout un jour sans lettre, sans un signe de vie de moi, quand ce jour-ci comme tous les jours, loin de vous comme près de vous, mon âme est pleine de vous ; quand le sentiment de votre présence ne me quitte pas plus que celui de la vie. Il n'y a pas eu moyen. J'étais à peine levé que deux personnes me sont arrivées, puis deux autres. On m'a tenu jusqu'à 9 h. 1/4. Il a fallu partir. Je suis donc parti. Mais les chevaux ont beau courir, l'espace a beau s'étendre entre vous et moi ; vous êtes là, je vous vois, je vous entends ; je recommence nos charmants entretiens, et quand j'ai fini, je recommence encore. Ce sont là des rêves. Madame, des rêves de malade, car l'absence est le pire des maux. Mais que ce papier vous apporte du moins mes rêves ; qu'aujourd'hui, demain en y regardant, vous aussi vous puissiez rêver que je suis là, que je vous parle. La vie dure si peu et s'en va, si vite, et on en perd tant ! à côté de ces moments si beaux que nous passons ensemble, mettez, comptez, je vous prie, tous ceux que nous donnons à qui ? à quoi ? Cela est-il juste ? Cela est-il raisonnable ? Il faut que la société, ses devoirs, ses convenances, ses arrangements soient bien puissants et bien sacrés pour que nous leur fassions une si large part à nos dépens à nous, à nous mêmes.

Je ne suis pas, vous le savez, de nature rebelle. J'accepte sans murmurer les lois de la destinée et du monde. Et pourtant qu'elles nous coûtent cher ! Que de sacrifices à leur faire, et quels sacrifices ! Allons, allons, je ne veux pas me plaindre ; je n'ai point droit de me plaindre ; hier était trop beau, après-demain sera trop beau. Je demande pardon à Dieu de mes paroles inconsidérées. Je lui demande pardon sans repentir et sans crainte. Je ne crains pas que Dieu regarde, au fond de mon cœur. Il y voit tant de reconnaissance pour le nouveau trésor qu'il me donne après m'avoir tant ôté ?

Mercredi 6 7 h.1/2

Je me lève. J'ai assez bien dormi. Nous sommes ici peu de monde. M. le Chancelier, le Général Sebastiani et sa femme, le Duc et la Duchesse de Trévise, Eugène d'Harcourt, M. Lebrun (de l'Académie française), M. Duchâtel et moi. Puis des officiers du camp. J'ai dîné hier à côté de la grande Duchesse de Mecklembourg, excellente personne, toujours prête à s'émouvoir et aussi à s'amuser, frappée, charmée de l'activité qui règne dans ce pays-ci, mais un peu inquiète de tant de mouvement, inquiète des journaux, inquiète des chemins de fer qui vont chercher,

dans les coins les plus reculés, tous les esprits, toutes les existences et ne laissent nulle part ni repos, ni les vertus qui ne fleurissent que dans le repos.

Elle voudrait bien mettre d'accord et voir prospérer ensemble tous les bons et beaux sentiments de toute espèce, ceux de l'ancien état social et ceux du nouveau, la fierté individuelle et la sympathie universelle, la grandeur de quelques-uns et l'égal bonheur de tous, la sérénité pieuse et l'activité puissante des esprits. Toutes les idées tous ces désirs un peu vagues et confus, et amenant un certain mélange d'admiration et de crainte, de curiosité et de timidité, d'attendrissement et de réserve, qui est assez intéressant à regarder.

Mad. la duchesse d'Orléans est engraisée et animée. Je n'ai causé avec elle que deux minutes après dîner. Elle espère que l'air de Compiègne guérira mon rhume. J'ai répondu que malheureusement il n'en aurait pas le temps, car j'étais obligé de demander à M. le Duc d'Orléans la permission de repartir demain. Aujourd'hui le déjeuner à 11 h. 1/2. Après le déjeuner une promenade en calèche, je ne sais où, peut-être aux ruines de Pierrefonds. Nous comptons partir demain matin vers 6 heures et être à Paris vers 1 heure. On a dû aller vous le dire. Nous n'avons fait cet arrangement, M. Duchâtel et moi, qu'au moment où nous montions, en voiture. Imaginez que je n'ai vu encore ni Mad. de Flahaut, ni Emilie et pour les voir, il faudra que j'aille ce matin, chez elles dans la ville. Mad. de Flahaut ne loge point au château. Elle y a passé quatre jours, comme toutes les personnes invitées ; mais ses quatre jours finis, c'est-à-dire hier matin, elle en est sortie pour retourner dans la maison qu'elle a louée. J'irai remettre la lettre de M. de Mentzingen entre le déjeuner et la promenade, mais je ne réponds pas de causer beaucoup avec Emilie. J'attends une lettre ce matin. Je ne fermerai la mienne qu'après l'avoir reçue. Cependant j'ai bien envie de vous dire un premier adieu, sauf à recommencer. Il fait beau. vous êtes encore dans votre lit. Adieu. Vous vous promenez dans une heure aux Tuileries. Adieu. Adieu 9 heures Voilà votre lettre, votre charmante lettre. Est-elle charmante comme toutes ou plus charmante que toutes ? Je n'en sais rien. Je dirais volontiers l'un et l'autre. Soyez sans inquiétude sur mon rhume. Il serait fini depuis longtemps si je ne l'avais tant secoué, la nuit, le jour, au bord de la mer sur les grands chemins huit jours d'immobilité le dissiperont tout-à-fait. Moi aussi, pendant qu'elle durait, je me suis plaint dans mon âme de la soirée d'avant-hier. Mais j'avais tort. Il ne faut se plaindre de rien quand vous êtes là. Adieu oui, Adieu, à demain. Vous me conterez en détail votre conversation.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 32. Du château de Compiègne, Mardi 5 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-05.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 27/09/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/938>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 132-133

Date précise de la lettre Mardi 5 septembre 1837

Heure 10 heures 1/4 du soir

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Compiègne (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

no 32

Cher Monsieur de Compiègne - Mardi 5. 132

10 h. 1/2 du soir.

no 4

amitié. Je n'ai
après dîner,
ne quitta mon
cousinement il
est obligé de
la permission
le déjeuner
une promenade
entre aux vint,
et partie demain
Paris vers thiers.
une n'avoué fait
et moi, que
voiture.

maire en mar.
et les vois, il
chez elle, dans
loge point en
jours, comme
ais. Sur quatre
matin, elle en
la maison.
la lettre de
jeune et la

On vient de se séparer. Je remonte
chez moi. Je ne me souviens plus d'avoir eu
un moment avec vous. J'ai eu ce matin un vif
désespoir. Je m'étois promis de vous écrire un mot
avant de partir. Il m'est odieux de vous laisser tout
un jour sans lettre, sans un signe de vie de moi,
quand ce jour si commun tous les jours, loin de vous
comme frère de vous, mon âme est pleine de vous,
quand le sentiment de votre présence ne me quitte
pas plus que celui de la vie. Il n'y a pas eu moyen.
J'étais à peine levé que deux personnes se sont
accidées, puis deux autres. On m'a tenu jusqu'à 9 h 1/2.
Il a fallu partir. Je suis donc parti. Mais les
cheveux ont beau couler, l'esprit a beau s'étendre
entre vous et moi, vous être là; je vous vois, je
vous entends; je recommence nos charman-
tes entretiens, et quand j'ai fini, je recommence encore.
Je suis là des rêves, Madame, des rêves de
malade, car l'absence est le pire des maux. Mais
que ce papier vous apporte du moins ~~mes~~ rêves;
qu'aujourd'hui, demain, en y regardant, vous aussi
vous puissiez rêver que je suis là, que je vous

parle. La vie dure si peu, et l'en va si vite, et
on en perd tant ! à côté de ces moments si beaux
que nous passons insensiblement, mettez, comptez, je
vous prie, tous ceux que nous donnons à qui ?
à quoi ? Cela est-il juste ? Cela est-il raison-
nable ? Il faut que la Société, les devoirs, les
circonstances, les arrangements soient bien puits
et bien sacrés pour que nous leur faisons une
si large part, à nos dépens à nous, à nous-
mêmes. Je ne suis pas, vous le savez, de
nature rebelle. J'accepte sans murmurer les lois
de la justice et du monde. Et pourtant quelle
nous coûte cher ! Que de sacrifices à leur faire,
et quels sacrifices ! Allons, allons, je ne vous
pas me plaindre ; j'ai point droit de me
plaindre ; hier était trop beau, après demain
sera trop beau. Je demande pardon à Dieu
de mes paroles inconsidérées. Je lui demande
pardon sans repentir et sans crainte. Je ne
crois pas que Dieu regarde au fond de mon
cœur. Il y voit une reconnaissance pour
le nouveau bien qu'il me donne après m'avoir
tant ôté !

Mardi 6 - 7 h 1/2

Je me lève. J'ai après bien dormi. Sans sommeil,

ici peu de mes
Sebastien et
Arlette, Eugénie
deux français
de officiers de
la grande de
personne, long
à Lomax, je
régner dans la
tant de moi
égalité de
dans les coins
toute les exist
si repos, si
dans le repos
et une prosp
surtout de
de dit et ceux
et la sympathie
quelques uns
soudainement
épelle. Toute
voque et ceux
d'indignation
terrible, Val
est assez vite

va si vite, et
nous si beaucoup
compter, je
suis à qui?
est-il certain
des devoirs, et
bien puissant
fassions une
sur à nous
lavez, de
remuer les lois
pourtant quelle
lien à leur faire,
m, je ne soup
drat de me
pris demain
don à Dieu
lui demande
inter. Je ne
fond de mon
naissance pour
après savoir
h. 42
vous savez,

un peu de monde, M^r le Chancelier, le général
Sebastiani et sa femme, le duc et la duchesse de
Saxe, Eugène d'Harcourt, M^r Lehmann (c'est l'ami
d'ancien français), M^r Duchâtel et moi. Puis,
des officiers du camp. J'ai d'ailleurs à côté de
la grande duchesse de Mecklembourg, excellente
personne, toujours prête à s'occuper et aussi
à s'amuser, frappé, charme de l'activité qui
régne dans le pays, mais un peu inquiète de
toute de mouvement, inquiète des journaux,
inquiète des chemins de fer qui vont chercher,
dans les coins les plus recules, tous les aspects,
toute l'existence, et ne laissent nulle part
ni repos, ni les vertus qui se fleurissent que
dans le repos. Elle voudrait bien mettre d'accord
ce vieux prospère ensemble tous les bons ~~de~~ ^{de} beaux
sentiments de toute espèce, ceux de l'ancien état
social et ceux du nouveau, la fierté individuelle
et la sympathie universelle, la grandeur de
quelques uns et l'égal bonheur de tous, la
sécurité pleine et l'activité puissante des
espérances. Tous les idées, tous les desirs un peu
vagues et confus, se amenant un certain mélange
d'admiration et de crainte, de curiosité et de
timidité, d'attendrissement et de réserve, qui
est assez intéressant à regarder. Mad^e la

Duchesse d'Orléans est engraissée et animée. Je n'ai
causé avec elle que deux minutes après dîner.
Elle espère que l'air de Compiègne guérira son
rhume. J'ai répondu que malheureusement il
n'en aurait pas le temps, car j'étois obligé de
demander à M^{te} le duc d'Orléans la permission
de repartir demain. Aujourd'hui, le déjeuner
à 11 h. 1/2. Après le déjeuner, une promenade
en calèche, je me suis vu, pendant les dix heures
de Pierrefonds. Nous comptons partir demain
matin vers 6 heures, et être à Paris vers 1 heure.
Elle a dû aller vous le dire. Nous n'avons fait
cet arrangement, M^{te} Duchâtel et moi, qu'au
moment où nous marchions en voiture.

Imaginez que je n'ai vu encore ni mad^e
de Blahaut ni Camille, et pour les voir, il
faudra que j'aille le matin chez elle, dans
la ville. Mad^e de Blahaut ne loge point au
château. Elle y a passé quatre jours, comme
toutes les personnes invisibles; mais ses quatre
jours finis, c'est à dix heures matin, elle en
est sortie pour retourner dans la maison
qu'elle a louée. J'irai remettre la lettre de
M^{te} de Montzenon entre le déjeuner et la

chez moi. Je ne
un moment avec
dépêcher. Je m'été
avant de partir.
un jour sans lettre
quand ce jour-ci
comme si de vous
quand le duc s'ime
pas plus que celui
J'étois à peine levé
accident, puis deux
Il a fallu partir
chacun ont beau
entre vous et moi
vous entendis; je
entendions, et q
le tout là des r
malade, car l'at
que ce papier voi
aujourd'hui, de
vous pûtesse re

promenade; mais je ne réponds pas de l'autre
beaucoup avec Emilie.

J'attends une lettre ce matin. Je ne fermerai
la mienne qu'après l'avoir reçue. Cependant j'ai
bien envie de vous dire un premier adieu, tout
à recommencer. Il fait beau. Vous êtes encore
dans votre lit. Adieu. Vous vous promènerez
dans une heure aux Tuileries. Adieu. Adieu.

9 heures.

Voilà votre lettre, votre charmante lettre. Elle
est charmante comme toutes, ou plus charmante
que toutes? Je n'en sais rien. Je dirais volontiers
l'un et l'autre. Soyez sans inquiétude sur
mon rhume. Il serait fini depuis longtemps si
je ne l'avais tant secoué, la nuit, le jour,
au bord de la mer, sur les grands chemins.
Huit jours d'immobilité le dissipent tout à
fait. Moi aussi, pendant qu'elle dure, j'en
suis plâtré dans mon ame de la soirée
d'avant hier. Mais j'avais tort. Il ne faut se
plâtrer de rien quand vous êtes là. Adieu.
Bonne nuit, adieu. à demain. Vous me conterez en
détail votre conversation.